

L'arbre pérégrin

« Arbre, grand Arbre, Ombre des Cieux,

Irrésistible Arbres des arbres... »

Paul VALÉRY, *Ébauche d'un serpent*, Charmes.

Bien avant de naître, j'ai semé en moi la graine d'un arbre de Judée. J'espérais le voir grandir autour de mes naissances afin d'y frotter mes lignes de vie. Il devait m'accompagner, me protéger et me distinguer. C'était mon signe avant-coureur, mon oiseau du paradis et mon édredon de verdure. Je rêvais d'y suspendre ma voix. Il devait être mon ami et j'aspirais à devenir le sien. Mais le fil du temps nous a éloigné l'un de l'autre. Lèvres serrées et chemins qui s'effacent à force de vouloir se rejoindre. Nos jeux s'étaient égarés dans le dédale de règles trop strictes et les troubles du voisinage. Longtemps après avoir grandi, je me souviens m'être dit en souriant qu'il serait agréable de retrouver la trace de cet *alter ego* et de dormir sous son houppier pour renouer avec une forme de sérénité et puis me souvenir de mes climats. Il serait mon présage et mon étoile du berger. Celui qui s'essaye aux nuages, s'accorde aux vents et aux lunes et se nourrit de soleils répétés. Ces degrés de feuilles et de branches muettes. Passé et avenir recomposés autour d'un présent en alerte. Mais j'avais bel et bien égaré mon échelle posée contre le ciel. Je croyais que l'arbre était un élan, une cause entendue, cette patience qui fait son bois de l'air du temps et puis qui se déplace en nous comme une promesse tenue. Je m'étais trompé. Il semble que l'arbre nous fuit comme terre en exil. Il sourit de nos rêves de conciliabules avec ses branches les plus hautes et il se moque de nos espoirs déçus. Si sa cime accompagne nos agrippements, nos effleurements ou nos tâtons, c'est par inadvertance. Il est celui qui tient parole puisqu'il ne révèle rien que nous ne sachions déjà.

Arbre à dormir debout, innombrable entre toutes tes feuilles frottées de pluie, de vent et de soleil.

Arbre à plumes et de plein exercice.

Arbre éventail ou froufrouteux.

Arbre à mi-voix ou à mémoire blanche.

Arbre sans voyelles ni consonnes.

J'ignore si l'existence précède le nom. Je ne sais pas. Nommer résonne autour de nos façons de penser. Nommer accompagne une volonté d'accaparement et demeure comme un aveu d'impuissance. Nommer est ce subterfuge de l'esprit qui se souvient de presque tout sauf de ce qui anime ses sous-entendus. Nous sommes en bien des langues et nous croyons que l'objet répondra au doigt et à l'œil :

Arbre - Baum - Tree - Dero - Dzevo - Derevo - Dru - Taru - Derakht

En agitant quelques syllabes nous tentons de nous convaincre que tout est possible entre lui et nous. Énoncer *Aulne, Platane, Tilleul, Méléze* ou *Durian* et s'attendre à voir s'ouvrir les branches alors qu'un silence têtue s'obstine bien au-delà de nos mots. Il faut se rendre à l'évidence, ce sujet plusieurs fois millénaire croît hors de notre présence, il dérive loin de notre désir de l'assujettir, il désarme le sens commun qui voudrait l'assigner à nos seules phrases. Il crée entre lui et nous une ligne de timidité qui s'échappe hors de ce texte et pose une ombre vibrée de lumière sur cette page qui lui fait cortège comme une saison neuve qui le traverse et l'enrubanne, mais dont il n'a que faire. Ce n'est donc pas un arbre que je décris, mais bien plutôt la découpe malhabile et hésitante de tous ces regards pointés vers lui depuis mon enfance, ces lectures à l'infini et ce filet de cédilles fugaces qui me lient à cet être presque toujours debout et que je prends à témoin sans qu'il le sache mais qui m'honore de sa présence gracieuse, subtile et bienveillante. Car j'aime qu'il m'entourne et me captive en ignorant mon existence supposée. Je souris qu'il soit ce que l'on veut qu'il soit sans avoir à décliner une identité précise.

Arbre à moments indécis qui s'écarte du chemin et puis, à l'improviste, vient nous saluer comme si de rien n'était.

Arbre comme il se doit – Droit comme un *I* et à sonorités plus que lentes.

Notre plante est sans doute un tropical de haut vol. Sous nos climats, il adapte ses tempéraments et sa pente naturelle. Il se développe selon les règles d'un milieu qu'il n'épuise pas. Ne demandez jamais à un animal de penser à l'inverse de ses ressources intimes. Ainsi, bien avant l'hiver, s'improvise-t-il entre présence et absence, sans que nous puissions savoir exactement si les frontières de l'une à l'autre sont stables, mouvantes ou poreuses. Il hiberne en serre froide. Il joue les faux-semblants et il devine d'instinct qu'il lui faut vivre vaille que vaille. Il s'est retiré en soi-même et attend son heure. Par temps polaire, les arbres sont de grands silencieux à peine craquants qui fléchissent de manière imperceptible mais qui rompent rarement. On pense d'abord qu'ils divisent leur masse pour résister mieux au froid – mais ce n'est pas vrai. Nombre d'entre eux s'accommodent des températures gélives et s'ils se résument à quelques lignes d'épure crayonnées d'une mine légère c'est pour aller bientôt se répétant encore et encore – eux, qui se résignent mal à être de grands immobiles sans rôle à jouer. Finis les verts volubiles, les chassé-croisé d'oiseaux nicheurs, les abeilles et les chauves-souris, tout ce carnaval de vie festive et colorée. Ils deviennent des architectures de bois qui se renfrognent et s'improvisent grands tutélaires figés, ancêtres aux mouvements un peu crispés, raidis qu'ils sont par le gel et le blizzard. Quelques fois, la neige leur applique un masque d'apparat. Ils étaient nus et les voici, en quelques heures, maquillés pour la nuit. Chaque branche cède une partie de sa surface à cette poudreuse qui lui fait une face de carême. En suivant du regard les droites, les courbes ou les obliques de la ramure, on tend vers une forme d'absolutisme éclairé. Tout obéit au doigt et à l'œil. Mais la permanence se répète. L'arbre porte son double sur soi. Les branches offrent à la neige un support stable pour conduire ses formes et attendent de la voir fondre pour retrouver leur unicité. À l'observer de près, tout entier exposé dans sa masse critique, je lui trouve effectivement moins de souplesse, il n'a pas ce déhanché qu'on lui connaît à la belle saison – il est unanime dans ses mouvements. Reste la fin de l'hiver, qui est une veillée d'armes progressive. Les Ides de mars ne sont pas loin. Seul ou en groupe, l'arbre prépare sa dynamique ascensionnelle. Coloniser devient une exigence vitale. Le voici prêt à converger vers soi-même et à se multiplier sous les effets conjugués de la température ambiante et des journées qui rallongent. Qu'on se le dise, l'arbre est une figure bercée de lumière, d'air et de mythes. C'est un chevelu qui irrigue ciel et terre, mais qui n'entend rien à l'immédiateté.

Ce que nous appelons *printemps* se précède par anticipation. L'arbre vit dans une capillarité complexe qui a ses exigences d'entretien préventif. Des bulles d'air accumulées dans les tissus entre gel et dégel peuvent provoquer des embolies. Il faut mettre sous pression le système pour isoler les fragilités, pallier les risques de rupture et fluidifier l'ensemble. Tout ceci, pour une fois, s'accomplit du bas vers le haut. La sève

presse l'arbre d'en finir avec l'engourdissement et le repli, elle accorde ses réseaux avec les contraintes de la dynamique des fluides. Ainsi donc, tout ou presque tout commence sous la ligne de flottaison. L'arbre est un sous-marin qui, bientôt ira ses allures d'Arlequin. D'ici peu on le verra secréter de fines voilettes nervurées qui lui feront une parure stable et mouvante, animée d'indicibles désordres organiques. Après s'être rétracté, le voici qui s'expose. Tout arbre digne de ce nom est capable de revenir à ses branches maîtresses sans parjurer ses présents. Il se simplifie et puis il se prépare à de nouvelles conquêtes cérémonieuses. Car il est un conquérant perspicace et doux. C'est un végétal de majesté, une manière de prophète qui libère les beautés alentours. Il les rehausse et les encense. Il les honore de sa présence massive et incite à une prière de longue veillée. Suivre sa croissance relève de la gageure et exige d'élever le temps à une forme de patience méditative composée d'innombrables points de chute qui nous permettent d'apprécier les complexités de sa musique répétitive. Oui, contempler un arbre se déployer, relève de l'exercice spirituel, d'un dialogue amical entre l'œil qui scrute et lit, la main qui trace ou caresse l'écorce et cette intelligence qui tente de comprendre, d'inférer, de pousser le doute aussi loin qu'il est possible devant soi. D'emblée, ce qui frappe c'est la lenteur. Rien d'instantanée. Pas de surgissement inopiné. L'arbre s'augmente selon des règles qui semblent immuables mais qui doivent pourtant composer avec les contraintes du moment, d'année en année imprévisibles et les permanences du territoire d'élection. Pluie, froid, chaleur, humidité ambiante, mais surtout durée d'éclairement sont autant de variables aisément repérables et qui influent sur les processus de la métamorphose en cours. Nous ne sommes pas sur papier millimétré mais dans une trame aléatoire qui fait la part belle aux ajustements, aux avancées timides, à une souplesse d'exécution qui, sans doute, se plie à la logique impérieuse d'un chemin critique mais sait s'adapter aux ambiances du moment. L'arbre hésite ses fuites en avant, il se divulgue à l'intérieur d'un cadre temporel encore indécis à ses débuts. Avances ou retards relèvent de tactiques territoriales appropriées qui, d'ailleurs, ne réussissent pas toujours. Pas à pas, car toute naissance même précautionneuse fragilise. Un coup de froid subit peut griller bourgeons et fleurs ou retarder la croissance. Il faudrait de la continuité en lieu et place de son contraire. Je reprends mon constat d'une observation malaisée. Je me prends à rêver d'un journal intime qui, à son propos, mêlerait notations à la fois précises et poétiques – une succession d'états instables qui se donnerait l'illusion du réel. Le liquidambar est bien en vue face au bureau où j'écris cette phrase en ce 18 avril 2017. Les petites feuilles en étoile de deux à six centimètres forment un chapelet de verdure tendre qui anime la ramure encore visible. Une légère dissymétrie entre le versant nord et sud de mon vis-à-vis se remarque à travers une densité foliaire déséquilibrée. Il est probable que le côté le mieux exposé développe plus rapidement ses feuilles. Reste ces branches au nord-ouest, qui ont tendance à filer à la verticale comme pour tendre la lumière à se rompre. Quand je vous disais que le végétal est la

dérivée première du soleil. Le vent ajoute au spectacle, il se dissémine selon des rythmes différents de bas en haut ou à l'inverse, il agite l'arbre en tous sens comme un plumeau. Il se fait visible. Puissance stable de bois vivant et mort et puis ces frémissements en tous sens. Secousses, saccades et plissements dans ce qui n'est pas encore une voile et ne le sera d'ailleurs jamais. Feuilles attachées de manière souple à leurs branches. Tout ceci se déclame entre roulis et tangage. Quelle que soit sa mâturation, l'arbre sera toujours un voilier à quai. Bien entendu, il faut se convaincre que l'œil n'est jamais certain de connaître ce qu'il voit. S'il remarque les bourgeons formés bien avant la dormance, s'il suit aisément les périodes de ramification, de floraison, de fructification, il ignore par contre les émissions d'éthylène chez les acacias d'Afrique du sud pour lutter contre les gazelles Koudous. Que dire du dialogue chimique entre les racines et certains champignons ? De la photosynthèse si active au printemps ? De ce qui permet à une tige ou à une racine de rectifier sa trajectoire ? Décidément non, l'œil est borgne et la connaissance scientifique va bien au-delà du visible, elle perce la peau de son objet d'étude, le forme à ses desseins et l'instruit d'un esprit de suite qui n'est pas toujours le sien mais le rejoint de manière dérobée. Ainsi, pouvons-nous observer l'arbre sous diverses coutures, il miroite de mille soleils et s'enrichit de dimensions cachées. C'est un continent à déchiffrer selon ses ordres et ses mouvements, ses failles et ses fractures. À déchiffrer et non pas à conquérir. À mûrir en soi et à ruminer. À aimer de belle façon. À adresser sans timbre-poste, ni estampille. À la renverse ou tout contre soi. À la volée. Et va que je te pousse.

Il semble que l'été soit pour quelques arbres une période d'abandon, de délaissement. Un suspens. C'est un peu la queue de la comète. Après avoir donné, mon cerisier se défeuille. Mes pommiers se concentrent sur leurs fruits ainsi que mon cognassier, mon noyer ou mon figuier qui, fin juillet, m'offre ses belles figues juteuses et prépare déjà une seconde fructification si les gelées ne perturbent pas trop la récolte annoncée. Le fruit est-il une apothéose, l'acmé provisoire de son développement ? Ce végétal huppé serait-il adepte d'une téléologie biologique ? N'allons pas trop vite en besogne. J'ai vu, par grande sécheresse, des arbres se libérer de leurs feuilles puis des fruits restants pour atteindre ce je ne sais quoi d'éternité espérée. La survie de l'individu prime tout et si la graine est le gage de sa postérité, la perspective d'un cycle nouveau vaut cette perte de l'année. Pourtant, la capacité à disperser la semence au vent, à la laisser choir ou encore à en confier le destin à tel ou tel animal semble un serment à tenir. Il n'empêche, l'été reste composite dans ses rythmes internes, il donne l'impression d'aller d'étape en étape, de station en station, au gré des circonstances germinales. C'est une saison de traîne offerte à de nombreuses récoltes différées dont les plantes demeurent les vecteurs cardinaux. Que dire d'autre ? Nous pourrions parler

du bois d'été, mais nous le connaissons par ouï dire, de même que l'aubier ou le duramen. Tous deux se cachent sous l'écorce, ils ne fendent jamais l'armure. Au printemps 2017, l'un de mes pommiers a été abattu et j'ai demandé à conserver une section transversale de son tronc. Je tourne et je retourne entre mes mains un peu de mon passé. J'ai l'impression de m'enivrer de bois sec. Je respire un parfum légèrement sucré et je caresse ce qui demeure d'un être avec lequel j'ai dialogué depuis mon adolescence. Je me dis que le cœur s'offre au regard qui l'aime. Il n'était pas très éloigné de mon âge le fruitier et il entrait en sénescence, mais il avait encore quelques raisons d'espérer. Un coup de pelleteuse l'a renversé. Je le conduisais de très longue date et, peu à peu, il avait adopté la forme gracieuse d'une araignée ou d'un moustique haut sur pattes. C'était un végétal qui avait pris l'habitude de vivre sous le règne animal. Ses charpentières étaient au nombre de cinq à s'étager autour d'une branche maîtresse qui projetait sa masse ligneuse presque à la verticale et avait donné naissance à plusieurs fourches terminales. C'était un pommier bas de tiges qui me faisait fête à chaque fois que mon regard le désignait comme ce compagnon de route fidèle. Le rituel de la taille quelques semaines avant la floraison me permettait d'éprouver notre amitié au soleil d'avril. Ainsi, habillais-je un mannequin de son avenir radieux. Je parcourais sa peau rugueuse, j'inspectais ses plis et ses replis, je filais chacune de ses branches jusqu'à ce ciel où il prenait racines. Son histoire était la mienne à la sienne attachée. Parfois, je m'éloignais pour mieux apprécier sa composition générale. Je le sculptais de manière méthodique et sensible, soucieux de ses légèretés, de ses déséquilibres et respectueux de sa puissance offerte à mes mains actives. Mais il me fallait avant tout le mener vers sa promesse de fruits juteux et acidulés ou gorgés de sucre selon le moment de la cueillette. Cette ronde nuptiale pouvait durer plusieurs jours. Je m'imposais ainsi de l'aimer sous toutes les lumières. Ce qui était une manière de coupe réglée nous permettait de renouer avec notre intimité, d'aimer nos estimes et d'échanger autour de nos partis-pris. Je reprends entre mes mains ce qui me reste de mon arbre. Je vois clairement ses cernes irréguliers. Je m'amuse à les compter et je rejoue ainsi ma mémoire contre mes oublis. Tant et tant de personnages s'animent dont il fut le témoin silencieux, le serviteur attentif ou le compagnon de jeu. Après sa disparition, je me rends compte que je l'élève en moi-même telle une louange. Bien sûr d'autres arbres m'ont accompagné, certains répondent de mon existence présente. Ce sont mes singuliers dont les formes résonnent en moi comme une musique de chambre. L'été paraît se prolonger jusqu'aux premières gelées. Quelques fruits se font tardifs. Leur lente cuisson embaume la maison, ils deviendront confiture de figues ou gelée de coings d'ici peu.

L'automne venu, l'arbre se clarifie. Mine de rien, il se retire en lui-même pour se reposer de ses excès d'expressivité. Cette prise de distance intérieure s'accompagne

au final d'un *sfumato* coloré. Derniers feux avant l'extinction temporaire. La chlorophylle passée de mode devient minoritaire de manière insensible. Elle cède progressivement la place à d'autres pigments présents dès le début ou apparus pendant l'été qui s'allient et lui font la nique. Le fait majoritaire s'efface par petites touches – points à peine visibles qui composent des taches nervurées qui s'effrangent, s'interpénètrent, se contrarient parfois jusqu'à percer le tissu foliaire. C'est une contagion insensible au début et elle n'est pas uniforme. Elle transcende la scansion saisonnière. Certaines feuilles d'août précèdent l'automne de quelques coudées, d'autres touchent déjà à l'hiver. Dès la fin octobre et sous nos latitudes, l'œil observe une gamme contrastée de taches multicolores qui doivent au jeu du hasard davantage qu'à une organisation préétablie. La feuille s'abandonne à des variations aléatoires mais à l'intérieur d'un spectre chromatique bien défini. Chaque feuille d'automne est la palette d'un peintre qui déserte son motif. Et le tout se répète dans des dominantes de jaune, d'orange, de brun ou de rouge. Sans oublier ce vert qui subsiste comme la mémoire d'un printemps à venir. Ce vert translucide qui, comme les autres couleurs, volète au vent et touche terre avant de se décomposer. L'arbre n'a plus de parure, il paraît défait. C'est un chorus de branches nues qui attend son heure, une dépouille qui semble se résumer à son unique silhouette.

Écorce ! À lui seul, le nom nous incite à nous promener en pays merveilleux. Nous nous laissons gagner par toutes les textures ; couleurs de troncs et branches de tous les âges se marient aux espèces. Il y a là tout un imaginaire qui s'exprime dans ces entrelacs, ces superpositions, ces crevasses et ces plis qui font de l'arbre une *Indienne* en perpétuel éclat. Et je ne parle pas de la desquamation qui libère les formes abstraites, les nuances de vert, de jaune ou de rouge à rugosités variables. Voir et toucher du doigt cet enfant mage qui se faufile entre des aplats d'ocre et de bistre. Sourire de ce masque à yeux trapézoïdaux qui projette sa gueule noire ouverte vers je ne sais quelle proie irréelle. Poser ses lèvres sur les bouches du tronc d'un peuplier blanc et laisser courir ses dix doigts le long des vrilles de l'olivier et puis se nicher dans ses creux et revivre nos jeunesse d'avant, celles des bouleaux à papier, des séquoias géants et du figuier étrangleur. Sans faire de bruit, s'approcher des arbousiers et admirer leurs étranges façons de se desquamer en petits rouleaux fibreux ou en grandes étendues de cuivre lisse et courbe. Tout est abstrait à souhait sur ce territoire foisonnant. Deux oiseaux noirs sous le jaune éclatant de leurs ailes vont un ciel qui migre au plus loin. Les verts clairs et sombres composent un puzzle à reconstituer depuis cette chaîne d'îles brunes semées en pleine mer turquoise. Tout ceci serait à dessiner ou à peindre. Pastel ou huile sous le charme discret des environs, sans oublier la pluie, le soleil qui se mêlent à l'étoffe des jours. En dire davantage ou plutôt suggérer ?

Ainsi, dans mon existence, ais-je vécu quelques arbres d'exception. Ce sont mes majuscules et pour la plupart des universels. Quelques ornementaux de grand style. Le Tilleul dans la cour. Le Marronnier fendu net par un coup de vent violent. Le Chêne rouvre à l'abandon et ce Ginko à jamais inapte à battre monnaie. Tous ont été abattus parce que la pression foncière était trop forte et qu'il convenait de vendre. Le paysage urbain entretient une relation ambiguë avec des sujets qui, sans cesse, le rappellent à une durée différente de la sienne. L'éphémère se heurte à un temps au long cours. L'arbre peine à être domestiqué. S'aligner n'est pas dans sa nature, de même que de subir des tailles répétées. Et puis cet air agressif et tous ces enrobés. L'affolement généralisé. Nous sommes des nuisibles à cran d'arrêt et à réflexes maladroits. Nous pratiquons l'arme blanche et nous tirons sans sommation. Paysage urbain ou autre d'ailleurs, c'est la même philosophie du quant à soi qui prévaut. Nous nous honorons d'être les rois de la basse-cour. Voici quelques années, j'ai vu des chemins s'ouvrir en forêt pour permettre à des citoyens en mal d'exercices de parfaire leur condition physique. Sentiers taillés dans le vif d'une colline sous-vosgienne, sans égards apparents pour la faune et la flore. Parcours de santé tracé au forceps à l'aide de machines performantes que rien n'empêche. Mais ces résineux, ces feuillus sont morts pour la bonne cause : permettre à quelques zombies sanglés dans leurs uniformes d'astreindre leur corps aux canons de l'époque. En cueillant les champignons, je les vois dodeliner en sueur et courir derrière leurs yeux mi-clos, ils sont sous casque musical ce qui leur évite d'entendre les oiseaux ou le vent dans les frondaisons dont ils se moquent d'ailleurs. Ils sautent d'un rondin à l'autre, se penchent à gauche et à droite, se courbent d'avant en arrière pour travailler leurs dorsales ou leurs abdominaux, ils se suspendent aux poutres préparées et puis ils tournent et tournent comme des loqueteux en cage. À la fin – exténués, ils rejoignent leur confort douillet. L'arbre est le cadet de leur souci. Ce sont des êtres civilisés, des mammifères pénétrés d'eux-mêmes et en surnombre dans leur enclos. Non décidément, je ne suis pas persuadé que l'arbre soit pour mes congénères autre chose qu'un permanent du spectacle. Et pourtant, il subsiste en ville quelques îlots qui permettent à l'arbre de s'épanouir. Parcs urbains ou jardins botaniques l'accueillent. D'anciens glacis militaires désormais dévolus à la biodiversité lui permettent de s'épanouir. Tout ceci se pense en haut lieu et va même jusqu'à s'inscrire dans les documents d'urbanisme. Sans le moins du monde s'être battu, l'arbre devient un sujet de droit. On le suit à la trace. On apprécie ses qualités mécaniques. On l'inspecte et on le carotte. On le vise au plus juste. On le surveille – lui qui se meut avec difficulté.

Où est-il celui qui devait me précéder, m'inspirer et me protéger ? À la réflexion, je me demande si ce n'est pas moi qui, dès le début, me suis dissimulé à sa présence. Peut-être l'ai-je croisé à l'inverse de mon chemin. Peut-être l'ai-je planté trop tôt dans mon existence. Comment l'appeler puisqu'il ne fut jamais nommé que par défaut ? À quels sons pourrait-il répondre d'ailleurs ? Judée ou Acacia ? Érable ou plaqueminer ? Tire-lire et foison ? Escarmouche et tête-à-queue. Escogriffe et mange-clous. Ventriloquant et claquemuré de la feuille. À mesure que je t'aime, je te cherche à ma voix. Je guette tes mouvements puisque tu ne portes ni collier, ni mors aux dents et que siffler après toi serait bien inutile. Je t'appellerai en miroir, en redites, en faux-fuyants et à larges perspectives. Je passe sur l'azur qui t'accueille et ne se résume jamais à ce bleu-bleu, à ce bleu-gris ou blanc qui est ta toile de fond. Tu scintilles à feuilles larges ou étroites, tu es cet ébouriffé qui aide Dieu à se débarrasser de ses saints. Éclats de verdure qu'on aimerai pousser, pousser vers l'infini et embrasser d'un regard aimant. Ainsi, ne ferai-je jamais de toi une espèce humaine, ce serait te faire injure. Je préfère que tu m'excèdes et que tu sois mon bois à mémoires, mon ruminant, mon tout à trac de matière peinte. Si tu te courbes, ce n'est pas pour faire allégeance mais pour nous inciter à d'autres périple dont tu es le jalon et la prière d'insérer. Arbre ! Te saliver, faire macérer dans la langue tes architraves de verdure souple et stable. Arbre ! Multitude qui fait mouvement vers le haut et vers le bas et habite ses entours. J'ai tenté de te faire résonner, de te détailler en mille allumettes sonores, de raviver tes couleurs et de t'élever jusqu'à ce ciel où tu infuseras. Arbre à la ronde.

Nous nous aimions comme à nos débuts – à bout portant. Entre ici et autrefois, nos pieds nus foulaient une herbe rase et gelée. Nous allions nos haines et le sang séché à nos lèvres laissaient en rade cette nuit livrée à nos querelles. Paix armée et puis ton nom jeté en pâture. Tant de fois, tes ongles avaient lacéré ma peau pour porter le jour à son incandescence. Autour de nous, rien ne soupçonnait l'éloge sur le point de naître. Nous marchions chacun de son bord vers l'arbre à lentes métamorphoses qui était notre enfance commune. Terre et ciel à l'unisson de nos solitudes et le silence par-dessus tout. Terre et ciel comme jeu de go et ce miroir qui s'irritait d'un rien. Se retrouver pour quoi au juste ? Pour se perdre encore et toujours ou bien se pelotonner sous l'écorce. Il nous prenait quelques fois le désir d'en faire notre saison interdite et de vivre dans l'illusion des redites. Penchés l'un vers l'autre, nos bras formaient cercle autour de ce vénérable qui ne soufflait mot. Seuls quelques merles divisaient l'heure en quartiers incendiés. Clameur de tout ce bois vivant et cet amour battu en brèche. Nous avons perdu l'habitude de nous taire l'un vers l'autre. Nous vivions à poings fermés. Devant nous, catapulté comme mât de misaine vers son proche midi, notre arbre crevait d'être arbre. Il était notre réciproque. Il se rêvait goélette ou frégate. Voilier de grand large affrontant

le tue-tête des tempêtes, la battue des vagues sur ses flancs et l'intensité d'une mer en rafales. Il se rêvait tout autre qu'il n'était. Il s'imaginait au rythme des grands navigateurs. À chaque instant manquer de chavirer, mais tenir ferme le cap en hurlant à la mort. Il s'inquiétait d'un impossible *ailleurs* et nous ne pouvions le rejoindre qu'en lui faisant l'offrande de nos corps. À l'abri de son tronc, nous fermions les yeux pour entendre mieux son cœur battre à nos tempes. Sous nos doigts, il devenait archipel et peuple nomade, océan créateur d'îles. Entre colères et impuissance, arbre pendu à toutes ses branches.

Viendra le jour où cette chanson sera fredonnée par quelques phrases sentinelles. Je ferai l'oiseau, et tu seras mon compagnon d'armes ou ce qu'il te plaira d'être. Quelle sera notre destination ? Le revers de la nuit ou ce peu de temps qui nous reste encore à vivre – cris et cette litanie entre sable et soleil d'esclandre. Autour de nous ce sera la guerre et tous ces corps déchiquetés. Morts sans fin et sans mémoire. Terres entre feu et cendres. Terres levées sous toutes les latitudes. Qu'as-tu vu ? Des arbres barbelés, d'autres décapités, toute une forêt d'avant l'été ou d'un peu après. Du bois noir et fumant mêlé aux odeurs des corps en charpie. Bois pour quoi ? Bois pour rien. Bois perdu le long des chemins effacés. Bois qui chie et pisse toutes les cotes qu'on voudra de Verdun à Stalingrad, d'Hiroshima à Sarajevo. Et t'entendre respirer à mes côtés. Et surtout ne plus te perdre. Espérer ta vie comme je crois en toutes celles qui ne sont plus.

Parfois, tu t'abriteras sous mon aile repliée ; je serai ton ciel et le meilleur de tes alibis. La nuit venue, en catimini, tu m'offriras ta cime pour m'étoiler au plus haut de ce que nous nous cachons. Et puisque nous partageons la même origine nous mêlerons nos existences aux secrets de nos enfances. Entre estime et parjure, comme si de rien n'était. L'un et l'autre à brûle-pourpoint. L'un et l'autre entre qui et quoi, nous irons nos vies par simple lassitude. L'un, l'autre accordés à cette main qui nous crayonne et nous efface. Arbre à défaut ou à raison, mais arbre selon des rites très anciens. Arbre du plus haut qu'il me souviennne. Arbre vigie. Arbre à la rescousse mais bel et bien rompu. Arbre qui va là ?

Je te contemple au soleil couchant. En ce 4 août, quelques feuilles jaunies disent le manque d'eau. Cela te fait des étoiles dans ta peau verte et trouée. Des mouvements ici et par endroits te parcourent, comme si tu n'attendais que ces hasards pour créer la brise qui te chaloupe. Un seul arbre mais à rythmes variés et juste ce qu'il

faut de branches pour s'en souvenir longtemps. Je ferme les yeux, et je te vois mieux. Tu es une unité en expansion. Tes transparences en mouvement animent le ciel qui te coiffe. J'aimerais pouvoir t'emmener par les songes et ce creux de l'oreille qui me murmure qu'il était une fois un végétal tiré à quatre épingles qui visait au silence sans jamais parvenir à l'atteindre. Il était une fois ce bois à résonnances feutrées qui brûla toutes ses lignes harmoniques pour chercher une vérité qui se dérobaît. À l'octave et dans ce pas sonore qui se multiplie autour du seul massif à préludes qui vaille la peine d'être entendu.

Et puis une main s'empare d'un pinceau et trace sur la toile quelques lignes noires de pêche, modulées par des traits d'ocre rouge ou de terre de Siègne. C'est une main agile qui pense, voit et cherche à te composer. Elle t'encadre, te discipline, c'est-à-dire qu'elle te réexpose par d'infinies touches colorées qui s'ajoutent, se superposent, s'animent sans jamais dissoudre ton architecture première. On pourrait croire qu'elle te donne congé mais, dans ce souci de t'approcher au plus près, elle te presse de poursuivre ta croissance entre l'œil qui t'observe et celui qui te peint. Tu es un modèle qui garde son autonomie. Mais à mesure que les peintres te représentent sous tous les angles, par tous les temps et sous toutes les lumières, tu deviens ce personnage très proche, habité d'étrangetés qui parfois nous parlent ou bien nous divisent. Ainsi, tu sembles toucher à *tes* vérités en t'éloignant de toi-même. Je t'imagine sous les traits du peuplier, du pin parasol ou de l'olivier et j'ai l'impression que tu t'amuses à faire *ton* Corot, *ton* Cézanne ou *ton* Van Gogh. Parfois-même je te surprends à revêtir ce gris ou ce rouge chers à Mondrian pour tenter de t'abstraire du réel. Mais tu devines que le cadre du tableau fera de toi à jamais le captif de ton image et tu t'échappes.

Je croyais t'avoir perdu, mais tu t'élevais en lisière de toutes mes naissances. Pour que tu réapparaisse au grand jour, il me fallait d'abord te métamorphoser en arbre à palabres. Tu ne pouvais redevenir mon frère d'âme qu'à cette condition. Présence qui vaut absence, car tu demeures à distance – et mes regards ni mes mots vers toi n'y changeront rien. Mais j'apprécie ton voisinage apaisant et je frotte mes yeux à tes formes. Mes lèvres collées à ta peau rugueuse, je me plie aux lois de notre sainte alliance. L'un vers l'autre. L'un par l'autre. Chacun à sa mesure et selon sa nature. Silences à l'opposé de tous nos instants refusés.

8 août 2017